

archéologie

Irak, un passé saccagé

archéologie - 01/12/2008 par Hugh Eakin dans mensuel n°425 à la page 56 (2177 mots) | Gratuit

Au rang des victimes de la guerre en Irak, faudra-t-il compter les vestiges de la civilisation babylonienne ? Avant même l'invasion américaine, la déstabilisation du pays a conduit au plus important pillage archéologique de son histoire.

En mai 2003 - soit huit semaines après le déclenchement de l'invasion américaine - Abdul-Amir Hamdani, responsable des affaires archéologiques de la province de Dhi Qar dans le sud de l'Irak, se rendit à Najaf afin d'y rencontrer le grand ayatollah Ali al-Sistani. « *Nous avons besoin de son aide pour mettre un terme aux pillages* », se souvient Hamdani. La province de Dhi Qar, située à mi-chemin entre Bagdad et Bassora, s'étend sur une bonne partie du territoire de l'ancienne Sumer. Au troisième millénaire av. J.-C., c'était une plaine fertile dont la population nombreuse était regroupée dans des villes comme Our, Lagash, Girsou, Larsa et Oumma ; depuis, les variations du cours de l'Euphrate et la brutale opération d'assèchement des marais du sud-est entreprise par Saddam Hussein l'ont en grande partie transformée en un désert stérile. À la chute du régime baasiste, des centaines de villageois et de paysans pauvres s'adonnèrent au pillage archéologique pour survivre ; dans certaines bourgades de Dhi Qar, le marché noir des antiquités représentait plus de 80 % de l'activité économique locale.

Fatwa antipillage

Touché par la requête d'Hamdani, l'ayatollah al-Sistani émit une *fatwa* déclarant qu'il était illégal de déterrer des antiquités. Les pillages, aussitôt, diminuèrent.

La promulgation de cette *fatwa* et les effets positifs qu'elle entraîna constituèrent une petite victoire pour Hamdani, qui, jusque-là, avait l'impression de mener une lutte sans espoir pour sauver l'un des plus anciens témoignages de la culture humaine. Lorsque, quelque six millénaires avant la naissance de Jésus-Christ, les Sumériens s'installèrent dans la partie méridionale de ce que les Grecs désigneraient plus tard sous le nom de Mésopotamie, ils inventèrent l'agriculture, fondèrent les premières cités États et mirent au point un système complexe d'écriture. Par la suite, la région passa sous la domination des Akkadiens, des Babyloniens puis des Assyriens ; plus tard, elle subit l'influence perse et hellénique, avant d'être soumise à l'islam au VIIe siècle. La région conserva de riches vestiges historiques et littéraires, notamment des tablettes d'argile cuites couvertes de signes cunéiformes et de petits sceaux gravés cylindriques, fabriqués avec de l'hématite, du lapis-lazuli et d'autres pierres semi-précieuses, qui, lorsqu'on les pressait sur de l'argile humide ou un autre matériau malléable, imprimaient des scènes finement représentées, souvent d'une beauté époustouflante, de la vie et des rituels antiques.

Depuis 2003, plusieurs sites importants ont été saccagés au-delà de toute possibilité de reconstitution, et l'on estime que plusieurs dizaines de milliers de cylindres-sceaux et de tablettes cunéiformes pourraient y avoir été exhumés pour être écoulés sur le marché clandestin des oeuvres d'art.

« *Ce qui se passe actuellement dans le sud de l'Irak, souligne Gil Stein, directeur de l'institut oriental de l'université de Chicago, est une véritable destruction des archives matérielles de la première civilisation urbaine lettrée du monde.* » Mais le plus troublant, à une époque où la communauté internationale se dit de plus en plus sensibilisée aux effets dévastateurs du pillage archéologique, c'est que le saccage de Sumer dans les semaines qui ont suivi l'invasion de 2003 s'est déroulé pratiquement sans que les forces américaines et britanniques présentes dans la région n'interviennent. Comment cela est-il arrivé ?

En juin 2008, et pour la première fois depuis 2003, un groupe d'archéologues dirigé par John Curtis, conservateur des collections moyen-orientales du British Museum, s'est rendu sur huit sites importants du sud de l'Irak à bord d'un hélicoptère mis à disposition par les troupes britanniques. Dans les sites qu'ils ont pu visiter, ils ont constaté que les pillages étaient loin d'avoir été uniformes. Ourouk, Eridou et Lagash n'ont subi que peu ou pas de dégâts, alors que Larsa et d'autres sites ont été méthodiquement pillés. Ces constatations ont été confirmées par l'analyse de clichés satellite à laquelle s'est livrée Elizabeth Stone, une archéologue de l'université de l'État de New York à Stony Brook, qui accompagnait John Curtis lors de l'expédition du mois de juin.

Dans les mois précédant l'invasion de 2003, la DigitalGlobe Corporation, une entreprise du Colorado, avait pris des photos satellite du sud de l'Irak pour le compte du Pentagone. Stone comprit vite que ces clichés à haute résolution pouvaient être extrêmement utiles pour localiser les monticules, ou *tells*, marquant l'emplacement des cités mésopotamiennes enfouies, et pour repérer les excavations ou tranchées fraîchement creusées. Elizabeth Stone entreprit donc d'acheter les clichés qui l'intéressaient et, au terme d'une étude qui s'est prolongée jusqu'au début de l'année 2008, a pu rassembler des données sur près de deux mille sites archéologiques.

Ces photos font froid dans le dos. Certaines des plus riches découvertes concernant la civilisation mésopotamienne - depuis les tombes royales d'Our jusqu'aux textes littéraires de Nippour - avaient été effectuées lors de fouilles réalisées dans le sud de l'Irak. Or, Elizabeth Stone estime que l'ampleur totale des récents pillages est « *plusieurs fois supérieure à l'ensemble des recherches archéologiques jamais menées dans le sud irakien - et que les tablettes, cylindres-sceaux, statues et autres objets qui ont été pillés se comptent probablement par centaines de milliers* ».

Vols sélectifs

Mais le plus frappant, c'est ce que les images satellite révèlent sur la façon dont s'est déroulée cette tragédie. Tout d'abord, les pillages les plus importants ont eu lieu sur une portion bien définie de territoire, au nord-ouest de Dhi Kar et à la limite des provinces avoisinantes. En second lieu, les images montrent qu'en fait la première grande vague de pillages est intervenue avant même l'arrivée des forces de la coalition. Dès la fin de l'année 2002, les autorités irakiennes avaient pratiquement abandonné tout contrôle sur la province de Sumer, et les photos réalisées au début de l'année 2003 montrent d'innombrables excavations récentes pratiquées dans de nombreux sites de taille petite ou moyenne, dont beaucoup n'avaient encore jamais été étudiés par les archéologues.

Elizabeth Stone pense que le moment où se sont déroulées ces fouilles sauvages a coïncidé avec « *la menace des hostilités - et sans doute la supposition erronée que les conditions sécuritaires deviendraient plus strictes* en raison de la présence des Américains *une fois la*

guerre déclenchée ». Les excavations dans des sites importants ont également débuté vers cette époque, mais semblent s'être grandement accélérées après les pillages survenus à Bagdad en avril et mai 2003.

Enfin, Elizabeth Stone dispose d'éléments qui permettent de conclure que les pillages les plus destructeurs ont été perpétrés de manière sélective. Les sites datant de la préhistoire et des débuts de l'âge du bronze, jusqu'à l'époque de la fondation d'Ourouk - la première grande cité-État sur laquelle, au début du troisième millénaire avant Jésus-Christ, régna le légendaire roi Gilgamesh - n'ont guère été endommagés ; pas plus que les nombreux sites de la période néobabylonienne 630-539 av. J.-C. ou de l'ère islamique présents dans la région. En revanche, des fouilles équivalant à un véritable saccage sont évidentes dans certains sites datant de la période akkadienne 2335-2100 av. J.-C., époque à laquelle les cylindres-sceaux ont évolué en une forme artistique très élaborée. On peut également constater de graves dégradations dans certains sites de la période paléo-babylonienne 2000-1600 av. J.-C. particulièrement connue pour ses tablettes cunéiformes, ainsi que dans des sites remontant aux époques où la région était sous influence perse et hellénique 538 av. J.-C.-637 apr. J.-C. et que de nombreux objets en verre et pièces de monnaie étaient en circulation.

Que nous enseignent ces observations ? En premier lieu, elles confirment les conclusions des archéologues irakiens, à savoir que les personnes ayant été impliquées dans les pillages appartiennent à des tribus originaires de Dhi Qar et des provinces voisines. Le soutien des cheikhs locaux, ainsi que le blanc-seing accordé aux pillards par le chef de milice chiite Moqtada al-Sadr dans une *fatwa* émise en mai 2003 ont été des facteurs cruciaux qui ont permis de transformer l'activité criminelle qu'était jusqu'alors le pillage des artefacts en ce que les membres des tribus se sont mis à considérer comme une source légitime de revenu. Sur le marché d'une petite ville, un marchand pouvait donner cinq ou dix dollars pour de petits objets ou fragments portant des inscriptions ; un cylindre-sceau ou une tablette cunéiforme intacte pouvait rapporter jusqu'à cinquante dollars - soit environ la moitié du salaire mensuel d'un fonctionnaire irakien. Les marchands revendaient à leur tour les objets à des contrebandiers en multipliant plusieurs fois leur prix d'achat ; lorsqu'ils arrivaient sur le marché de l'art international, de tels objets pouvaient atteindre des sommes en dollars de quatre, cinq, voire six chiffres.

Fouilles illégales

Les sites abandonnés dans des régions peuplées de paysans déshérités représentèrent une véritable aubaine pour le marché international des antiquités. Des tablettes cunéiformes ou des fragments gravés de textes mathématiques ou littéraires se mirent à atteindre des prix de plusieurs dizaines de milliers de dollars. Les cylindres-sceaux étaient encore plus convoités. Dans les années 1990, plusieurs collectionneurs internationaux en achetèrent de grandes quantités. Une vente aux enchères de cylindres-sceaux organisée chez Christie's en 2001 rapporta près de 1,5 million de dollars.

Dès le milieu des années 1990, les archéologues pouvaient fréquemment identifier des objets irakiens dans les catalogues de vente aux enchères et dans les galeries privées de Londres ou de New York, y compris des tablettes d'argile qui, affirmaient-ils, provenaient à l'évidence de fouilles illégales effectuées tout récemment sur des sites de la province de Dhi Qar comme Oumma. « *On n'est pas prêt de finir de s'étonner*, remarque l'archéologue John Russell, *qu'au moment même où les États-Unis mettaient en place contre l'Irak l'un des régimes de sanctions les plus rigoureux de l'histoire, des dizaines de milliers d'antiquités irakiennes qui n'avaient*

encore jamais été documentées étaient vendues ouvertement sur le marché américain.

»Lequel régime de sanctions de l'ONU permit d'ailleurs aux pillards et aux contrebandiers d'agir en toute impunité. Les objets sortaient du pays par la Jordanie, la Syrie et le Kurdistan, ainsi que par le Golfe ; la plupart étaient destinés au marché occidental de l'art.

Dans les semaines qui suivirent l'invasion du pays puis le saccage du Musée national irakien en avril 2003, la presse internationale rapporta que des pillages de grande ampleur étaient en cours sur plusieurs sites archéologiques du sud du pays. Ces pillages furent attribués à « l'anarchie et au vide d'autorité » qu'entraîna l'effondrement du régime de Saddam Hussein. En fait, il s'agissait moins d'un saccage anarchique que d'une entreprise bien organisée menée par des tribus entières et leurs communautés. Largement ignorée par les troupes de la coalition stationnées dans le sud, cette mobilisation de masse favorisa l'émergence d'une nouvelle économie du pillage contrôlée par les hiérarchies tribales et les marchands avec lesquels elles travaillaient.

Arrestations

Pour Hamdani, il devint vite évident que pour enrayer cette économie du pillage, il devait s'assurer le soutien des autorités tribales et religieuses. Il noua donc des liens avec les cheikhs et, finalement, décida d'aller voir l'ayatollah al-Sistani en personne. Comme beaucoup de chiites du sud ne sont pas des fidèles d'al-Sistani, la *fatwa* de ce dernier condamnant le pillage fut loin de résoudre le problème. Mais elle eut une conséquence précieuse : un pillard que l'appel de l'ayatollah avait ébranlé prit contact avec le musée de Nasiriyah, la ville où résidait Hamdani. « *Il me confia qu'il détenait de nombreuses informations sur les contrebandiers et le marché noir* », raconte Hamdani. Celui-ci lui remit un appareil photo numérique et un GPS ayant l'aspect d'un téléphone portable et lui dit de reprendre ses activités comme si de rien n'était. Le pillard repentini devint un informateur pour le compte du Conseil national des antiquités, à qui il fournit des photos et coordonnées GPS qui permirent d'identifier de nombreux fouilleurs clandestins et plusieurs de leurs commanditaires. Avec l'aide des forces italiennes alors stationnées dans le sud, des dizaines d'arrestations furent opérées, et des centaines d'objets antiques purent être récupérés.

Il semblerait que la pire époque des pillages soit révolue. Elizabeth Stone et John Curtis ont pu constater qu'aucun des huit sites sur lesquels ils se sont rendus avec les forces britanniques au mois de juin dernier n'avait été pillé depuis l'invasion. En fait, une partie des dégâts constatés sur place par l'expédition britannique paraissent avoir été causés non par des pillages, mais par l'aménagement de positions défensives par l'armée irakienne peu avant l'invasion. Pour ce qui concerne Our, le site a été protégé des pillards par la présence toute proche d'une base aérienne militaire... mais a ensuite été endommagé par les milliers de soldats de la coalition qui, jusqu'à une date récente, y avaient librement accès.

EN DEUX MOTS La guerre menée en Irak depuis 2003 s'est accompagnée de pillages sur les sites archéologiques des premières villes sumériennes. Des filières structurées et dirigées par des responsables de tribus ont extrait des objets que des marchands revendaient aux collectionneurs internationaux. L'étude de photographies satellites a révélé que ces fouilles sauvages avaient commencé avant l'arrivée des troupes américaines : le régime de Saddam Hussein, affaibli, ne contrôlait plus certaines régions du pays.

Par Hugh Eakin